

ISBN 979-10-359-8436-6
Dépôt légal Mars 2021
Achevé d'imprimer en France

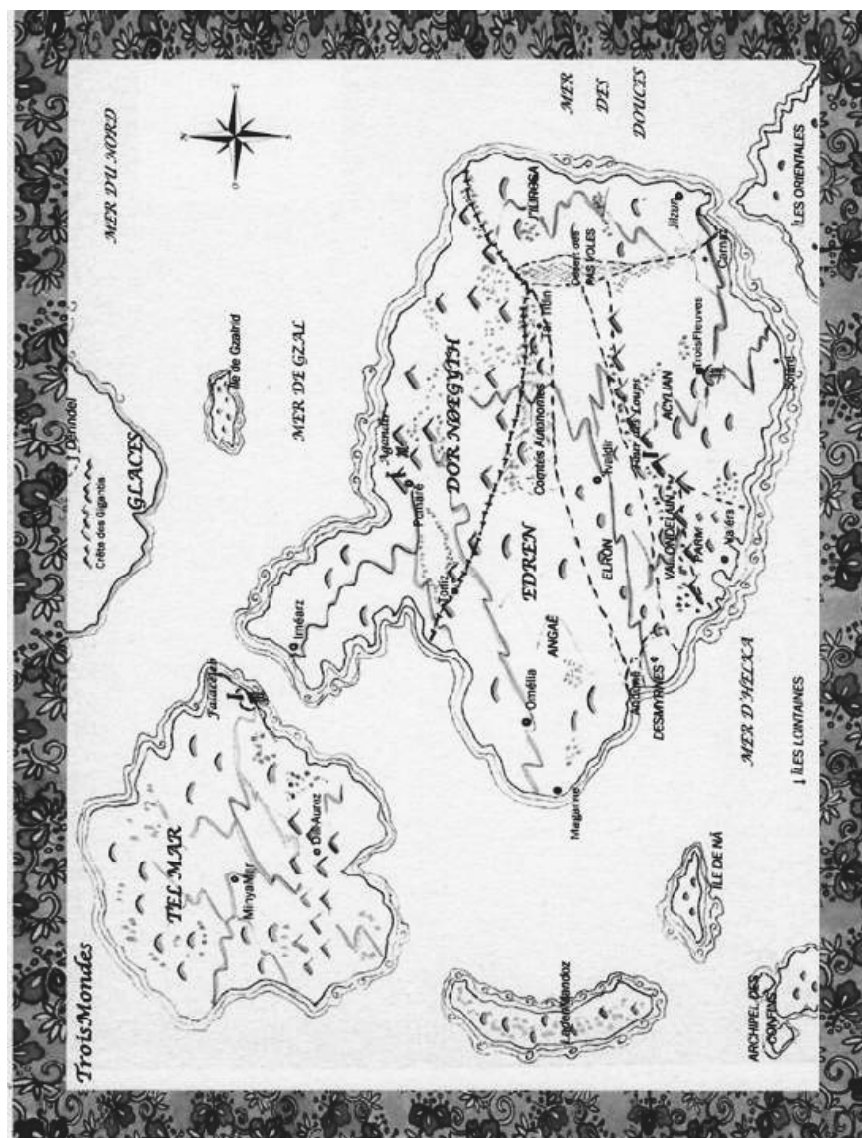
Emmanuelle Andrieux Hatinguais

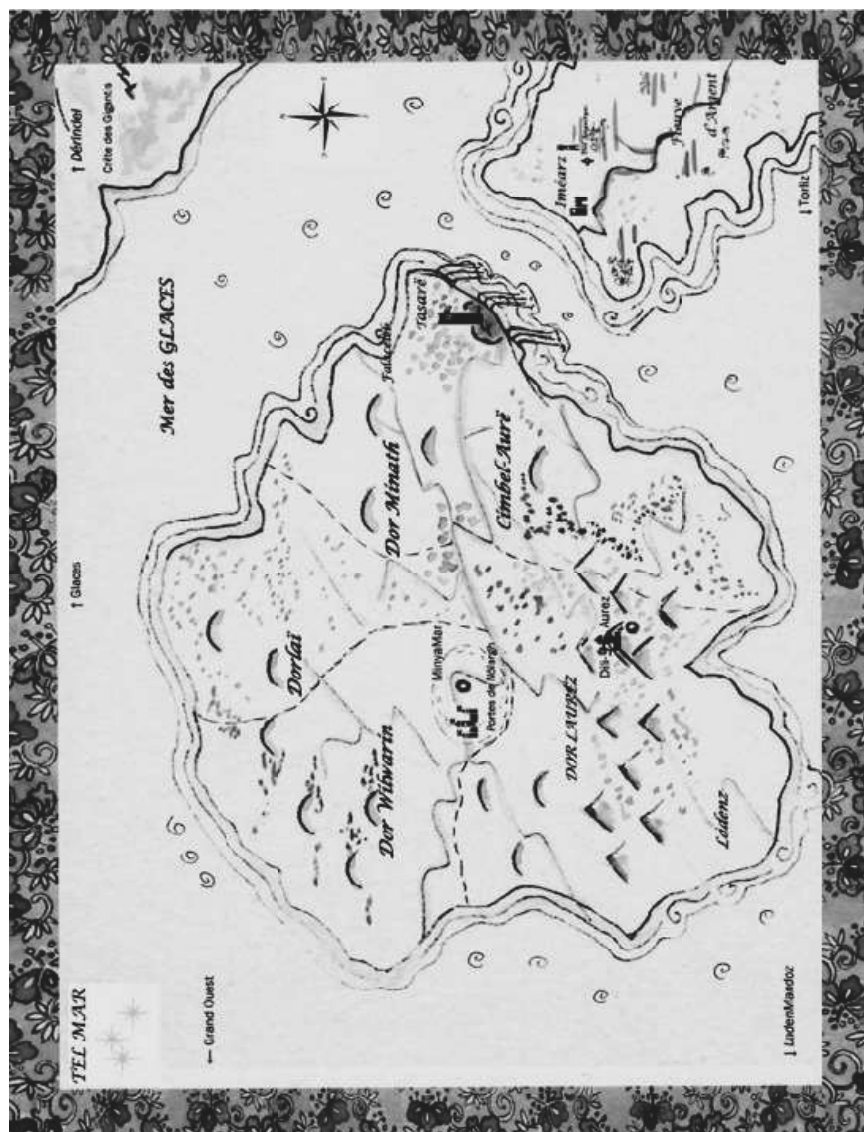
Le Cycle d'Enah

Tome II
Le Cœur des Évènements

Roman

*A Marie-Claude et Aimée, celles qui brillent et éclairent la nuit, depuis les étoiles,
A ceux qui ont été là au fil de cette aventure, que j'M.,
Aux lumières féériques...*





Préambule

Voilà ce qu'on enseigne en Dor Noegyth, ce qui est écrit dans le Registre des Âges :

Dans les temps lointains, bien avant que Pomarë, la cité des rois, ne soit née, les nains foulèrent pour la première fois cette terre. Ils avaient fui une guerre, à l'Ouest, de l'autre côté du monde. Peu d'entre eux parvinrent jusqu'ici. Il en était de même pour les Téloïn qui les accompagnaient.

Ils furent accueillis par des hommes. Ils vivaient encore sous des huttes, n'avaient encore rien construit, ni créé ni nommé. En voyant ceux qui arrivaient, ils furent d'abord apeurés. Puis, voyant qu'ils n'avaient rien à craindre, ils leur offrirent asile.

À cette époque, les esprits nés d'Edra et d'Erön vivaient sans se cacher. Ils habitaient l'aube et le crépuscule, la lumière du soleil et la nuit étoilée. Par les yeux des nains et des Téloïn, ils devinèrent un mal, attaché à leurs pas. Edra prit peur. Son amour pour les hommes lui faisait craindre pour leur existence, déjà si courte et fragile. Mais sa bonté l'empêchait de renvoyer les Téloïn et les nains, qui avaient tant souffert durant leur voyage, et avant.

Pour écarter chacun du péril et préserver l'harmonie qui régnait alors, elle choisit d'interférer avec le destin. À chaque peuple, elle fit don d'une pierre. Erön les lui avait données, touché par l'affection qu'elle vouait à ceux qui étaient comme ses enfants. Elle leur dit que tant qu'ils veilleraient sur les pierres, la paix serait assurée, comme le mal ne pourrait les trouver. Erön précisa que les pierres ne pouvaient pas tout, et que si l'un des peuples l'oubliait, le prix serait élevé.

Les trois peuples vécurent longtemps ensemble, partageant leurs savoirs et leurs biens, en bonne entente malgré leurs nombreuses différences. Les années passant, il leur apparut que le temps de la vie des Téloïn est sans commune mesure avec le temps des hommes, tout comme le temps de la vie des nains est encore différent. Il fallut se séparer.

Les nains partirent les premiers, vers les terres de l'Est, les Téloïns prirent le chemin du Nord, par-delà la grande mer houleuse. Chacun garda la pierre qu'il avait reçue. Les trois peuples firent la promesse de construire à chacune un abri inaltérable, qui durerait par-delà les âges. Ils jurèrent aussi de se retrouver à chaque solstice d'été pour renouveler cette promesse.

*« Les tours abritent le fondement du monde,
Les tours protègent l'unité du monde,
Les tours sont l'équilibre du monde.
De la Voûte l'extrait, des peuples le gardien,
Le souffle d'Edra, le don d'Erön,
Les pierres sont l'essence de Gala,
Les pierres sont l'équilibre.
L'unité EST le fondement du monde. »*

*Chaque peuple grandit. Chaque peuple forgea sa terre.
Edren, le premier monde des hommes, Dor Noegyth, le deuxième monde des nains, Tel Mar, le troisième monde des Téloïns.*

Afin d'honorer les pierres qui les liaient, les trois terres furent unies, donnant le jour à TroisMondes.

Il y eut des différends, des conflits, au sein de chaque terre, mais la paix, toujours fut préservée, entre tous, comme Edra l'avait souhaité. Chacun prospéra, les lignées érigèrent des cités à leur image. Au fur et à mesure que ce monde tangible grandissait, ceux qui veillaient sur lui s'effacèrent.

Cependant, les esprits d'Edra et Erön restent à la lisière entre l'ici et l'ailleurs. On dit qu'ils continuent de nous parler, que les rivières roulant sur les galets, le vent dans les arbres, la vibration de la lumière, la chanson de la pluie, portent leur message...



Malheureusement...

Il existe des êtres qui abhorrent toute forme d'harmonie. Du plus profond de la nuit où ils siègent, dans ce qu'on nomme les Méandres Gris, ils cherchèrent longtemps le moyen d'y mettre fin. Un enfant consumé par la peine, à l'énergie brûlante, devint celui-ci...

Ici se poursuit,

Le Cycle d'Enah



Partie I

Les oubliés de naguère

I

Entrée en matière

Premier jour de Serpe, Été des Moissons, Côte d'Iméarz, Dor Noegyth,

L'eau retrouva sa couleur d'origine lorsqu'il en sortit. Le Téloïn Rouge marcha jusqu'à la plage et laissa son corps incandescent redescendre à une température normale.

Un nuage de vapeur l'enveloppa tandis qu'il posait son pied sur le sable sec.

Depuis la venue d'Argon et de son armée, les travaux dans les terres, la tour qui commençait à s'élever, jetant une ombre mauvaise sur la plaine, la ville, inquiète, bruissait de questions. Le jeune garçon fut le seul témoin de son arrivée.

Son père l'avait autorisé à aller ramasser des coquillages pendant qu'il discutait avec les pêcheurs d'Iméarz. Dans le port, les petites embarcations, secouées par un vent froid et tourbillonnant, inhabituel pour la saison, tanguaient en s'entrechoquant les unes contre les autres, tandis que sur les gros navires aux voiles rentrées, les gréements gémissaient à n'en plus finir, ce que les marins considéraient d'un œil plissé de méfiance, la moue dubitative.

Pris par sa récolte, l'enfant, entraîné plus loin qu'il ne pensait, se souvint juste à temps de l'avertissement de son père : « Ne t'éloigne pas. On ne sait jamais par les temps qui courent. » Pensif, il avait ajouté : « La mer, aujourd'hui, est drôlement déchaînée. »

Il avait promis. Il tenait toujours les promesses faites à son père.

Le garçonnet avait sept étés. Effrayé par l'eau qui bouillonnait et rougeoyait, ce qui n'était certainement pas normal, il eut le réflexe salutaire de se jeter derrière un rocher.

Le premier jour de Serpe fut sans doute le dernier jour de son enfance. Ensuite, il ne fut plus jamais le même.

Il fut seul à voir le sable se changer en verre, sous les pas brûlants. Bouche bée, seul à voir ce qui arriva au petit chien qui jouait un peu plus loin. La petite bête n'eut pas le temps d'avoir peur ni d'avoir mal, avant de s'effondrer en cendres chaudes sur le sol. Le vent les balaya jusqu'à la mer. Les poussières, encore en train de se consumer, s'éteignirent avec un petit sifflement en entrant au contact de l'eau.

Quand la chose qui *ressemblait* à un homme eut disparu vers les terres, l'enfant courut rejoindre son père, tira avec insistance sur sa manche et le supplia de partir. Celui-ci, surpris, car Hélios n'était pas un enfant facile à effrayer, l'écoula avec attention.

Il lui montra le pas de verre qu'il avait ramassé. L'homme soupesa l'objet, puis considéra ce fils qui était tout ce qu'il avait au monde, hormis son travail, qui pouvait se faire n'importe où, du moment qu'il avait ses outils. Il ne s'encombra pas de doute.

Ils rentrèrent dans leur petite mesure, rassemblèrent leurs affaires, ramassèrent tout ce qui pouvait s'emporter du petit potager, avant de partir, aussi loin qu'il était possible.

Uruzgan ne traversa pas la ville, il allait à un endroit précis. Celui de son grand projet.

Il tenait dans son poing Alkar. Il l'avait trouvé dans la poche du sorcier. Plus tard, la jeune fille l'avait vu et *il* l'avait vu. Elle savait pour les Délzéroth. Peu importait. Le Zangz exécutait toujours parfaitement son travail.

Elle était l'imprévu, la faille dans le dispositif. Alata devait placer tous ses espoirs en elle, c'était bien son genre.

Lui avait une armée à créer, la *sienne*. La plus grande et la plus terrifiante depuis bien avant TroisMondes.

Dès qu'il aurait ensemencé, il irait trouver Silval. Avec Nolë, il aurait l'ingrédient qui lui manquait.

Il ne savait pas encore ce qu'il devait faire du roi. Un pion qui n'était plus vraiment utile...

Il entendit la forge avant de la voir, rejoignit le mur d'enceinte en devenant, entra dans la future Dol Angaitayaz.

Chez lui.

II

Des Nâa, des Gouz et un Toca

Je clignais des yeux, ébloui par la lumière intense du soleil. En voulant les protéger de ma main, je me rendis compte que j'étais attaché. Il me fut également impossible de me redresser pour m'asseoir. J'étais allongé sur du sable. J'entendais le ressac de la mer, tout près.

D'abord, je ne vis que des rochers au-dessus de moi. Puis, des pieds. Cinq paires de pieds. Nus, bronzés, corne épaisse, bracelets de perles rouges autour des chevilles. En levant la tête, les dents taillées en pointes, les bijoux qui perçaient la peau des joues, la peinture argentée qui formait des arabesques de la base du front jusqu'au menton provoqua chez moi un mouvement de recul et un cri. Qui tenait plus du coassement... J'avais la gorge sèche comme du carton.

Les Nâa me regardaient. L'un d'eux fit une grimace. Ou peut-être un sourire ?

« Galet lissé par le remous de la rivière » sursauta également.

Pourquoi le Toca avait-il peur de lui ???

Il avait mis un soin tout particulier à sa parure avant de venir le voir. Pour quel résultat ? Décidément, les Toca étaient toujours aussi arriérés ! Heureusement qu'il était attaché, sinon il se serait enfui en courant et aurait foncé tête baissée se noyer dans les sables mouvants.

Il haussa les épaules et, avec une moue de mépris affichée, croisa les bras et détourna les yeux.

Je vis bien que le Nâa avait l'air mécontent, mais je m'en fichais. Je regardais autour de moi, un peu affolé. J'étais seul. Où étaient Ben et Salmochar ? Ils avaient été assommés, comme moi. Ils devaient être quelque part.

Je les appelais sans réfléchir, d'une voix affaiblie.

Les cinq Nâa sursautèrent en même temps. L'un d'eux, enfin l'*une*, d'après la jupette de cuir qu'elle portait, contrairement à ses compagnons, nus comme des vers, et une *très* jolie petite poitrine, mit la main sur son cœur et ouvrit des yeux ronds. *Très* jolis yeux, en amande et verts, qui ressortaient sur sa peau mate...

— Qué-qu'il-fait ? dit l'un.

— Cherche-les-Gouz ! dit un autre.

— Vous... Vous parlez ma langue ? demandais-je, soulagé. Je m'appelle Pierre, Pierre d'Elron. Je... ne vous veux pas de mal, vous savez... Pouvez-vous me détacher ? Si vous aviez un peu d'eau, j'ai très soif...

La jeune fille sauta du rocher et s'approcha vivement de moi en plissant le nez. Elle se mit à me tourner autour, en me reniflant !

— Sech ! s'écria-t-elle.

Ça oui, j'étais à sec !

Elle tira une gourde pendue à la ceinture de laine colorée qui maintenait son vêtement en place, et s'approcha si vite que j'eus de nouveau un mouvement de recul. Elle dut comprendre qu'elle m'avait surpris et entreprit alors, d'une façon assez comique, de ralentir ses gestes le plus possible. Lentement, elle amena la gourde à mes lèvres, la pencha pour laisser couler un filet d'eau. Son regard brillant ne me lâchait pas, elle souriait de toutes ses dents.

Je m'apaisais.

Ses mouvements de félin n'étaient manifestement pas hostiles. J'entrouvris la bouche, les yeux plantés dans les siens.

Elle était vraiment *très* belle. Sa peau brune était décorée de lignes rouges et vertes, qui suivaient les courbes de son corps musclé. Elle avait pour seul vêtement sa courte jupe de cuir. La ceinture brodée d'orange, de rouge, de vert, de bleu et de jaune faisait ressortir sa taille. Elle n'était pas particulièrement fine, mais son corps et ses gestes étaient *très* gracieux.

Elle me fit penser à une brioche dorée. Cette idée se propagea directement en sensation jusqu'à mon entrejambe. Je rougis violemment. Ses poignets et ses chevilles étaient ceints de bracelets de cuir ornés de perles rouges. Dans ses cheveux bruns, d'autres perles, plus grosses, accrochées à différentes hauteurs, étaient assorties à sa ceinture. Surmontant de hautes pommestes, ses yeux de chat me fixaient gentiment. J'étais soulagé de voir qu'elle n'avait pas les dents taillées et que rien ne perçait ses jolies joues parées d'argent.

« Petite pousse à l'aube du frais printemps » trouvait le garçon dépenaillé *très* comique. Tandis qu'il buvait en la regardant, elle voyait bien qu'elle était à son goût. Les Toca et les Nâa avaient donc des points communs. Grand grand-père avait dit vrai. Elle était contente de voir un Toca en chair et en os. Il était plus harmonieux que les deux Gouz. Plus détendu aussi... Il ne s'était pas mis à leur crier dessus en ouvrant les yeux. De ses *très* beaux yeux mordorés, il avait l'air de jauger la situation avec un calme circonspect.

Elle fit un signe à son frère et celui-ci accepta qu'elle détache « Pi-er-re venu de la mer au loin ». Il se laissa faire. Quand ses mains furent délivrées, il s'assit sans chercher à fuir.

Bien, il était intelligent. Il avait compris qu'il était trop faible et engourdi pour tenir debout.

Elle tira un fruit de sa sacoche et lui tendit.

Je pris ce qui ressemblait à une pomme pour mordre dedans avec avidité. Sa saveur me surprit. La pomme avait un goût d'orange. Je mangeais lentement, sous l'œil intéressé des Nâa. Une fois le fruit terminé, je demandais de nouveau :

— Vous parlez ma langue ?

« Arbre dont les branches volent dans le ciel » descendit à son tour du rocher.

— Un-peu... dit-il, en un seul mot, mais en détachant les syllabes.

— Ah, chouette ! m'exclamaï-je. J'étais avec deux amis, euh, petits et larges, dis-je en m'accompagnant du geste. Vous les avez vus ?

— Gouz-plus-loin, criaient-trop-fort-pour-oreilles-Nâa...

— Ça ne m'étonne pas, le rassurais-je. Donc Gouz voulait dire Nain... Ils n'ont pas du aimer que vous les attachiez...

— Ceux-après-la-mer-pas-toujours-gentils, Nâa-prudents... répondit l'homme, pédagogue.

— Ah ! Je comprends. Moi : gentil, pas vouloir de mal aux Nâa, hydre amener moi ici, expliquais-je, à mon tour.

— Toi-parler-normalement, Nâa-pas-débiles ! Comprend-langue-de-toi-même-si-parler-plus-court...

Je m'excusais, gêné, et me présentais à nouveau. Il réinterpréta mon nom immédiatement.

— *Pi-er-re venu de la mer au loin...*

— Si vous voulez, dis-je, conciliant.

— Moi, *Arbre dont les branches volent dans le ciel*.

Je remarquais que pour les prénoms, il ne prononçait pas en collant les mots entre eux.

— Enchanté ! Vous avez un joli nom, un peu long, mais joli...

— Pas-long, détaillé... corrigea-t-il.

— C'est sûr. Et vos amis ?

Il me présenta tour à tour « Petite pousse à l'aube du frais printemps », la ravissante créature, « Tigre qui rugit dans la nuit », son frère, « Éclair d'orage qui annonce la pluie de l'été », « Galet lissé par le remous de la rivière », « Neige qui fait scintiller la nuit noire ».

Je proposais de raccourcir en « Petite Pousse », « Tigre », « Galet », « Éclair », « Neige » et « Arbre », en invoquant ma mémoire qui risquait de faillir. Ils acceptèrent de bon gré, sauf la fille :

— Nom-de-moi-langue-Toca-est-Mona.

Ça me convenait, évidemment.

Ils m'aiderent à me lever. Nous nous dirigeâmes vers un village de huttes situé sur un promontoire face à la mer. Je retrouvais mes amis, bâillonnés et ficelés comme des saucissons, un peu avant le village. Apparemment, ils avaient donné du fil à retordre aux Nâa.

Leurs yeux furibonds s'adoucirent en me voyant. Je leur expliquais que nos hôtes ne semblaient pas méchants, même plutôt sympathiques, une fois rassurés sur nos intentions. Ils acquiescèrent en se tortillant pour qu'on les libère. Il y eut un moment délicat quand les Nâa les détachèrent, mes amis se mettant à les invectiver pour le traitement qu'on leur avait fait subir. « Arbre » commença à s'agiter, mécontent. Il formula qu'il en avait assez qu'on lui crie dans les oreilles, on ne s'entendait plus penser avec ces Gouz !

J'apaisais l'ambiance et mes amis levèrent les mains en un geste conciliant. Ils nous installèrent dans une hutte, dont le confort n'avait rien à envier à celui d'une maison honnête. Mona s'occupa de nous fournir à manger et alluma un feu. Puis, elle nous laissa pour qu'on se repose un peu, disant qu'elle reviendrait plus tard. Tout le village défila devant notre hutte pendant l'après-midi. À la fin, nous avions mal aux joues, à force de sourire.

Une très vieille dame, qui se présenta comme « Grand-grand-mère » vint nous chercher pour le repas du soir. Un grand feu avait été installé sur le promontoire, devant la mer. Nous mangeâmes avec un appétit qui sembla plaire à nos hôtes. — Vous semblez affamés ? demanda Grand-grand-mère, affable, dans un parler parfait.

Je répondis sans réfléchir que nous nous étions surtout échappés des Prisons Sauvages et que nous n'avions rien mangé d'aussi bon et varié depuis des mois. Je rectifiais vivement en expliquant qu'une guerre se déroulait sur Edren et Dor Noegyth, que nous avions été enlevés par nos ennemis, mais que nous n'étions pas des criminels. Les convives écoutèrent mes explications avec intérêt, ayant l'air au fait de notre *provenance*.

Grand-grand-mère nous regarda intensément, avant de reprendre la parole. — J'ai entendu dire qu'un de vos rois était un peu énervé en ce moment, effectivement. Et qu'il se permettait un peu trop de choses avec vos peuples... D'où l'inutilité des rois... ajouta-t-elle en claquant la langue...

Chez elle, ça semblait avoir force de parole, car toute l'assemblée hocha la tête gravement.

— Ma mère serait d'accord avec vous, Ma Dame...

Elle éclata d'un rire franc et se plia en deux, comme si je venais de faire une bonne blague. Elle riait tellement que les larmes lui vinrent aux yeux. Je n'avais rien dit de particulier, et ne compris donc pas sa réaction. Je demandais en balbutiant le pourquoi de cette hilarité. Elle n'arriva pas à me répondre, prise maintenant par un fou rire incoercible.

Mona vint à mon secours, en riant aussi :

— C'est-Madame-mot-drôle ! Veut-dire-quoi ? demanda-t-elle avec une réelle curiosité.

— Heu... je me trouvais bête, comment expliquer cela ? Disons que c'est une façon respectueuse de s'adresser à une femme importante dans mon pays...

Mon explication ne sembla pas la satisfaire.

— Pou-quoi ?

— Eh bien, on dit Monseigneur ou Messire pour un homme et Ma Dame pour une femme.

Les gens autour de nous, qui avaient écouté avec attention, rirent de plus belle. Ben et Salmochar me jetèrent un regard explicite, accompagné d'un geste de dénégation de la tête, signifiant que les Nâa ne pourraient pas comprendre et qu'il valait mieux que je laisse tomber.

Mona me demanda encore :

— Ma-Mon, pourtant-pas-à-toi ?

C'était irréfutable, je ne trouvais rien à répondre.

Elle reprit :

— Pou-quoi, *im-por-tante* !

— Heu, dans mon pays, il y a des gens, plus importants que d'autres... Alors, on les appelle différemment. C'est pour marquer une distinction. Je la regardais avec espoir, mais elle me rendit un regard stupéfait.

— Personne-plus-important-que-autre !? Pas-bien-penser-ça ! elle semblait scandalisée.

— Bah si ! Quelqu'un de riche, par exemple, peut aider les autres, donc, il est plus fort ! Tu comprends ?

— Quoi-riche ?

Il n'allait pas être simple de me faire comprendre, effectivement...

— C'est quand une personne possède beaucoup de choses... Des choses précieuses, évidemment.

— Vie-précieuse-pas-chose ! dit-elle en détachant les mots d'un air furieux.

J'ouvrais la bouche pour répondre quand elle me coupa :

— Riche-égal-fort ?

— Oui ! je ne pus empêcher mon ton de laisser transparaître mon soulagement.

— Si-fort, important, ça-toi-vouloir-dire ? insista-t-elle.

— Exactement !

— Mais-si-riche-sait-pas-pêcher, chasser, trouver-nourriture, fort-quand-même ?

— Oui, il demande à d'autres de faire ce qu'il faut à sa place...

— Même-si-sait-rien-faire, fort ?!

— Pas *rien*, mais pas ces choses-là...

Mona sembla réfléchir intensément. L'assemblée était suspendue à notre conversation, on aurait pu entendre une mouche voler. Je remarquais que Grand-grand-mère affichait un sourire extrêmement satisfait.

— Mais, si-riche-pas-intelligent, si-riche-cruel, fort-quand-même ?

Dans les yeux de la jeune fille, je vis que ma réponse était déterminante. Je compris où elle voulait en venir, la justesse de sa question et l'*énorme* faille dans le fonctionnement de mon monde. Cependant, je me refusais à lui mentir, tout en devinant que cela aurait des conséquences.

— Oui, Mona, malheureusement...

Ses yeux se remplirent de larmes et celles-ci se mirent à couler. Elle n'était pas gênée de pleurer devant tout le monde. Au contraire, elle affichait son émotion d'une façon si libre que quelque chose en moi en fut tout bousculé. Je tendis la main vers elle, mais elle la repoussa, se leva et partit à grandes enjambées. Une femme, qui devait être sa mère, vu la ressemblance, la suivit. J'allais me lever à mon tour, quand Grand-grand-mère intervint :

— Laisse Toca Pierre ! Tu viens de rendre un grand service à Petite-petite-fille, laisse-la maintenant... ajouta-t-elle, heureuse.

— Mais, je crois qu'elle n'a pas bien compris, ce n'est pas si simple, vous savez ?

— Si, jeune Toca, pour un Nâa, c'est très simple, au contraire. Ça signifie que les Toca sont encore trop jeunes pour que les Nâa les côtoient. Petite-petite-fille avait besoin de le comprendre par elle-même.

— Comment ça ? je m'insurgeais : Vous avez l'air de dire qu'on n'est pas assez bien pour vous, c'est ça ?

— Tu peux le comprendre ainsi...

— Mais pour qui vous prenez vous ? Vous... Arbre posa alors une main sur mon épaule, dans un geste apaisant.

— Pi-er-re, dit-il en levant la seconde en signe d'avertissement, Grand-grand-mère-très-forte-en-discussion, toi-risque-regretter-si-continuer... Elle-pas-riche-choses-précieuses, -mais-très-forte ! ajouta-t-il en me donnant un petit coup de coude complice.

Sa blague tomba à plat, j'étais trop énervé pour être sensible à son humour.

— Vous ne nous connaissez pas ! Ma mère, par exemple, est une femme importante ! Parce qu'elle est riche, mais surtout parce qu'elle est généreuse ! Et sa richesse lui permet de faire beaucoup pour les autres !

Je m'exprimais par à-coup, ma voix trahissant mon émotion :

— Je ne l'ai pas vu depuis des mois, je ne sais même pas si elle est encore vivante ! Je ne laisserai personne dire du mal d'elle, ni de mon peuple ! Nous avons des défauts, comme tous les peuples. Celui du vôtre, apparemment, c'est de vous croire supérieur ! Plus *Im-por-tants*, même si vous refusez de le définir comme ça !

Je croisais les bras, refoulant mes larmes. Tout le monde se taisait et personne ne touchait plus à son plat. Un silence s'installa.

Là encore, les gens ne semblaient pas gênés. Au contraire de moi, qui fourmillais d'agacement, de mes compagnons d'infortune, dont l'état de tension était visible,

ceux qui étaient assis devant moi étaient décontractés, le visage serein et détendu. On aurait plutôt dit un silence calmement habité, par une situation dont le développement était enrichissant.

Grand-grand-mère me regarda droit dans les yeux, j'y vis de la bonté à mon égard. Elle reprit doucement la parole d'une voix éraillée pourtant claire :

— Tu as peut-être raison, jeune Toca... Je vois que j'ai réveillé une grande souffrance en toi, j'en suis peinée. Pour ce soir, je propose que nous en restions là. Demain, si tu veux, nous pourrions parler de nos peuples et de leurs différences. Veux-tu ?

J'acquiesçais sans répondre. Elle me demanda qui était cette hydre qui nous avait emmenés sur l'île. Je lui parlais de Gora. Elle sembla très heureuse de la savoir en vie et battit des mains en apprenant qu'elle allait revenir nous chercher.

Apparemment, elle était pressée de la rencontrer.

Le repas reprit son cours. Quand je retournais à notre hutte, ayant laissé mes amis avec nos hôtes, je vis Mona devant la sienne. L'air triste et perdue, elle regardait le coucher du soleil. Sa ferveur, devant ce spectacle, me toucha. Je m'approchais.

— Les Toca aiment aussi regarder le soleil se coucher, tu sais...

Elle me jeta un coup d'œil où se disputait le ressentiment à l'envie de se réconcilier avec moi, mais ne répondit rien.

— Je te devais la vérité. Je ne voulais pas te faire de la peine, je suis désolé...

— Merci, murmura-t-elle, les larmes aux yeux. Elle mit son visage dans ses mains et se remit à pleurer.

— Mona, dis-je, bouleversé, en la prenant dans mes bras, pourquoi te mets-tu dans cet état ? Calme-toi...

Quand elle se serra contre moi, mon cœur chavira définitivement.

Les semaines suivantes, en attendant le retour de Gora et des nouvelles du Vif, pour lequel je ne cessais de m'inquiéter, je découvrais le monde des Nâa et de Mona.

Ils étaient passionnants.

Je compris pourquoi notre conversation avait été pour elle l'équivalent d'un énorme choc. Les Nâa vivaient en complète harmonie entre eux et avec la nature. Ils vivaient à son rythme, lui vouant un amour total. Chez eux, du plus jeune au plus vieux, chacun avait une importance identique. Si un enfant avait une opinion sur quelque chose, n'importe quoi, il était écouté avec sérieux. Son avis pouvait même motiver d'importantes décisions. Il en allait de même pour chaque individu. Ce système avait l'air de très bien fonctionner.

J'eus de grands échanges de point de vue avec Grand-grand-mère et Mona, dont je me rapprochais chaque jour. La vieille femme était d'une intelligence et d'une vivacité rares. Par certains côtés, elle me faisait penser à Lazar. Mona suivait nos

conversations avec intérêt. Je m'efforçais de lui faire comprendre mon monde, de lui en montrer les aspects positifs. Elle m'écoutait avidement, intéressée par certaines choses, restant persuadée que beaucoup d'autres clochaient. Sa logique était si limpide, que je ne trouvais malheureusement pas beaucoup d'arguments pour la contredire...

D'ailleurs, plus je découvrais son mode de vie, plus j'y adhérais...

Un jour, une de nos conversations m'éclaira sur nos divergences. Il fut au départ question de nos façons très opposées de nous vêtir.

— Chez moi, tu ne pourrais pas te balader habillée aussi légèrement, dis-je en désignant sa poitrine découverte, devant laquelle j'avais d'ailleurs beaucoup de mal à garder mon sang-froid.

— Pou-quoi ? dit-elle, l'air de trouver ce fait inepte.

Je lui apprenais peu à peu à parler en décomposant son propos, mais elle continuait obstinément à écorcher certains mots...

— Parce que ça ne se fait pas de montrer son corps, c'est impudique...

— Comment vous faire alors pour entendre Mère ?

— Comment ça ?

Elle tapa du pied sur le sol.

— Première Mère, sous tes pieds. Comment vous faire pour entendre sa voix ?

— Mona, la terre ne nous parle pas, voyons...

Elle ouvrit des yeux exorbités. Apparemment, je venais encore de dire une énormité.

— Mère parle avec vent, oiseaux, mer, herbe, tout ! Tu entends pas ?

— Heu, si... Je sens les éléments, ils m'informent sur plein de choses, mais, pas comme je te parle, c'est ça que tu veux dire ?

— Tu n'entends pas Mère ? ! demanda-t-elle encore, manifestement sidérée.

— Avec mes oreilles, tu veux dire, comme des mots ?

— Pi-erre ! (on avait progressé sur mon prénom...) Mère parle à peau, oreilles, nez, yeux, esprit, tout !

Elle désigna son corps avec un geste net de bas en haut, puis mit les mains sur les hanches, l'air convaincu. Je bredouillais, mais ne trouvais rien à dire, j'étais à court...

Elle désigna mes chaussures :

— Enlève !

— Tu veux que je me mette pieds nus ? Pourquoi ?

— Entendre par les pieds, le plus facile ! Leçon enfant de six mois...

— D'accord...

J'enlevais obligeamment mes chaussures.

— Toi sentir ?

— Oui, je sens, euh, l'herbe ! C'est encore humide de la rosée du matin, ça chatouille entre les orteils...

Je trouvais ma réponse précise et correcte.

— C'est tout ? demanda-t-elle circonspecte, les mains toujours plantées sur ses hanches.

— Bah, quoi d'autre ?

— Tu sens pas bonne humeur Mère ? Tu sens pas fleurs qui préparent petites pousses dans terre ? Tu entends pas ver de terre manger ?

Je la regardais d'un œil nouveau. On pouvait entendre tout ça ? Ma tête lui fournit ses réponses. Elle insista :

— Tu entends pas non plus rugissement rivière ? Ni cerfs qui courent là-bas, demanda-t-elle, en désignant la forêt au loin.

— Euh non ! Là tu me parles de *magie*, Mona.

— *Magie* ? c'est quoi *Magie* ?

Un mal de tête commençait à assaillir mes tempes.

— C'est le mot qui désigne des choses que tout le monde ne peut pas faire, comme ce que tu dis...

— Tous les Nâa savent faire !

— Alors, tous les Nâa sont magiciens... déduisais-je, formulant cette incongruité autant pour elle que pour moi.

— Tous les Toca sourds ?

J'avais envie d'hurler !

— Non, c'est vous qui êtes... pas normaux !

— Nan ! Entendre Mère normal, être sourds à Mère, pas normal !

— Tu ne sais pas ! Peut-être que c'est l'île ?

Ça ne pouvait pas être autre chose, il était connu que certains lieux favorisaient l'éclosion de la magie. En tout cas, c'est ce que Lazar disait. Je lui en fis part. Ma remarque sembla porter, car elle fronça des sourcils interrogateurs.

— Il faut je parle à Grand-grand-mère maintenant ! décréta-t-elle, me tournant aussitôt le dos pour se diriger vers le village d'un pas vif.

— Attends-moi ?!

Je ramassais mes chaussures au vol et la rattrapais. Je dus allonger le pas pour y parvenir, en tentant de faire abstraction des cailloux sous mes pieds nus.

— Pi-erre ! Si ton monde pas comme île, *très* important ! Veut dire pas votre faute si bêtes ! Alors Nâa doivent montrer à vous comment entendre Mère !

— Mais pourquoi c'est si important ? Je ne suis pas sûr que ce soit bien qu'on devienne tous magiciens...

J'étais perplexe, les perspectives étaient vertigineuses ! Inquiétantes et vertigineuses...

— Si tous magiciens, tous *importants*, peut changer tout !!!

— Ah bah ça, c'est sûr ! dis-je en hochant la tête... Pourquoi ça a l'air si essentiel pour toi, Mona ?

Elle s'arrêta net et me regarda, comme un enfant à qui on doit tout expliquer. Un long soupir s'échappa de ses lèvres, qui étaient décidément à croquer... Le désir que j'éprouvais pour elle était parfois à la limite du supportable.

— Pi-erre ! Tu comprends pas... Un, dit-elle en levant le pouce : Triste pour ton peuple, deux, dit-elle en levant l'index : Triste pour *nous*... Elle baissa les yeux en rougissant.

— Pour *nous* ? dis-je du bout des lèvres, très intéressé, tout à coup...

— Pi-erre ! Si *toi* pas entendre Mère comme *moi*, *nous* pas possible !

Holà ! Ça changeait tout, effectivement ! Un abîme s'ouvrit sous mes pieds. Elle venait de dire, comme ça : Un : que je lui plaisais, Deux : qu'il fallait que je devienne magicien pour être avec elle, rien que ça ! Pourquoi pas aller décrocher la lune, aussi !

Elle éclata de rire devant ma mine déconfite... Et posa un baiser sur ma joue.

— Toi, trop mignon ! Toi pas t'en faire, ajouta-t-elle, moi vais m'occuper de *tout*. Toi bientôt entendre Mère ! dit-elle d'un ton convaincu.

Allez savoir pourquoi, loin de me rassurer, cela m'inquiéta...

III

Faïlle

J'y voyais flou. Au travers de la brume qui m'enveloppait, j'entendis Alpha hurler à la mort. Il trépidait, juste à côté de moi. Il essaya de mordre Xun. Ses mâchoires claquèrent dans le vide. Je voyais aussi Luthien, apparemment rétabli, et Achnor.

Paniqués, ils me cherchaient, incapables de me voir. Je compris que le Zangz m'avait en quelque sorte rendu invisible aux yeux des miens. Alpha, apparemment, percevait toujours mon odeur, avec celle de mon kidnappeur.

Xun, l'air satisfait, qui se tenait toujours debout sur mon torse, me contemplait, le regard haineux.

Soudain, d'un claquement de doigts, il me fit bouger.

Je glissais sur l'herbe, sans pouvoir l'empêcher.

Je criais, mais le son de ma voix était comme assourdi.

À part Alpha, personne n'avait l'air de pouvoir me localiser.

Il m'emmenait loin de la maison. Le loup voulut suivre. J'entendis Luthien l'arrêter, puis Achnor lancer un sort.

Un nuage de cendre tomba sur le paysage. Il me traversa, sans cerner mon enveloppe corporelle.

Je n'étais pas invisible, j'étais *ailleurs*. Achnor était impuissant. Il hurla de rage et de dépit dans mon dos.

Xun s'arrêta sous un arbre.

— Que vas-tu faire de moi, sale lutin ?

— Mais rien du tout, juste attendre que tu meures... répondit-il, avec un sourire cruel.

— Comment ça ?

— Je t'ai placé dans mes rets, seuls les Zangz peuvent y vivre. Ça appartient aux Méandres Gris. Tu as déjà disparu de ton monde, j'attends que tu disparaisses du mien. Ça prendra quelques heures ou quelques jours, peu importe, j'ai tout mon temps.

Je commençais effectivement à sentir un malaise m'envahir, comme si mon enveloppe se fondait dans ce qui m'entourait. Je sentais la brise, non pas sur moi, mais à travers moi. L'odeur de l'herbe sur laquelle je reposais envahissait mes sens. La terre, en dessous, vibrait de vie et d'attente...

J'avais intérêt à trouver une solution rapidement. Bizarrement, je n'avais pas peur, j'étais trop énervée contre ce sinistre microbe ! Il s'était assis un peu plus loin et ne me regardait plus. J'en profitais pour réfléchir, à toute vitesse.

J'essayais de contacter Alpha, puis mes porteurs, sans y parvenir. Sortir de mon corps me paraissait possible, mais mon poids *intérieur* semblait s'être décuplé.

Je m'extirpais enfin et rampais sur l'herbe, incapable de m'élever, de me servir de l'air, du vent, ni de quoi que ce soit. Je parvins jusqu'à la maison, puis à l'intérieur.

Achnor et Luthien tentaient de comprendre Alpha. Bizarrement, je l'entendais très bien, moi.

« *La jeune Louve est là, ET pas là ! L'être qui pue la rendu PAS LA ! Danger !* »

Le pauvre ne pouvait pas traduire ce qu'il savait, Achnor était trop énervé pour lui poser les bonnes questions. Luthien vint à son secours.

— Alpha, tu peux sentir Enah ? le loup acquiesça.

— Donc, elle est toujours là ? il réitéra son hochement de tête.

— C'est de la magie, alors ? Alpha gémit, en faisant oui, puis non, de la tête.

— D'accord, c'est une magie qu'on ne connaît pas. Achnor, quelle magie peut nous être étrangère ? Quel être peut l'utiliser sans que nous ne le connaissions ?

— Si elle est étrangère, comment voulez-vous que je le sache ! s'énerva celui-ci.

— Réfléchissez, la solution est sous nos yeux ! Quel phénomène peut faire qu'Enah soit encore perçue par Alpha, sans qu'on la voit ? Qui aurait pu pénétrer la frontière, sans que les fées s'en rendent compte ?

Sous l'arbre, Xun glissa à mon oreille que ce que je faisais ne m'avancerait à rien, sauf à raccourcir encore le temps qu'il me restait. Je ne l'écoutais pas.

— J'ai tout essayé, rien ne marche... Je l'ai perdu, je l'ai perdu, dit mon grand-père, en refoulant ses larmes.

— Ne baissez pas les bras, il y a forcément quelque chose à faire ! cria Luthien.

Alpha se mit à hurler à la mort. Il ne s'arrêta que lorsqu'il vit les trois petites Féataurez.

— Pourquoi le loup de Nolsin crie ? demanda l'une d'elles, agacée.

— Nous ne trouvons plus Enah ! Elle a disparu, mais Alpha la sent encore, résuma Luthien.

— Nous la sentons toute entière ici, l'Étoile du jour ne voyage pas en dehors de J'Ilirosa !

— Elle n'est plus là malgré tout. Pouvez-vous l'expliquer ?

Les trois lumières-fées se consultèrent. L'une d'elles se détacha des autres, vint se poser sur la main de Luthien, et s'éteignit, pour laisser place à une minuscule jeune femme.

— Seuls ceux qui appartiennent aux mondes souterrains ou célestes peuvent circuler librement, dit-elle.

- Un monde auquel nous n'avons pas accès ? Les Méandres Gris ?
- Pourquoi les Méandres Gris ?
- Si l'Étoile du jour avait rencontré le Téloïn corrompu, les Méandres Gris pourraient l'atteindre ?
- Peut-être, s'il l'a vu...
- Enah a dit qu'Uruzgan ne l'avait pas vu, observa mon grand-père.
Luthien soupira, excédé, il venait de comprendre.
- Elle a menti ! Pour ne pas nous inquiéter, je suppose.
- L'Étoile du jour est jeune encore, ardu le travail de ceux qui doivent la protéger... soupira à son tour la fée, l'air mécontent.
- Comment faire pour la retrouver Fée ? Comment l'aider ? demanda Luthien.

J'approchais péniblement de la cheminée, m'y adossais, puis traçais des mots dans la cendre. Alpha gémit et se rapprocha, suivi par Achnor, Luthien et la fée.

Méandres Gris, Zangz, chêne-liège, vite, plus de force.

Ils lisaient mon message quand je me retrouvais sous le regard méchant de Xun.
Je fermais les yeux, suffoquant de pleurs, il était trop tard.

IV

Force

Début Serpe, Été des Moissons, Mer des Douces, Mer d'Helka, Acylian

Gora avait rapidement retrouvé ses compagnes, forcées de se réfugier aux Confins, car la tempête les avait trop éloignées de l'île de Nâ. Le Vif, son amie, le troisième à la sale gueule, tous étaient saufs. Elle chargea celles-ci d'aller en Acylian retrouver le duc, en se rendant à Solaré d'abord. Puis elle reprit le chemin de l'île. À toute petite vitesse.

L'instinct de Gora lui disait que Pierre devait rester un peu chez les Nâa. Les Nâa étaient uniques, elle les aimait beaucoup. Elle avait toujours pensé que si tous les habitants d'Edren avaient été des Nâa, le monde serait très différent.

Avec eux, Pierre apprendrait à avoir *le bon regard*.

Pendant que la petite flotte d'hydres fendait les eaux vers Solaré, toutes les contrées Acyliennes se démenaient dans une nasse de plus en plus resserrée.

— Renforcez-moi ce mur d'enceinte avant ce soir, aboya Orba au jeune capitaine, qui le regardait, l'air ahuri.

Des cernes noirs mangeaient les yeux du commandant. Ils étaient à bout de force, après des jours et des nuits à repousser, tout à tour, les Parméens, puis les Pygs Gris. Chaque fois, ces derniers parvenaient à pénétrer un peu plus les murailles, se jouant de l'altitude, trop agiles et rapides pour que les archers les atteignent à coup sûr. À bout d'arguments, Orba avait utilisé l'eau bouillante et les pierres, bien que ces pratiques barbares lui répugnent. Cela avait un peu ralenti les bestioles, mais ne les avait pas fait reculer. Les Parméens n'arrivaient pas jusque-là à percer les défenses, jouant de la catapulte à plein, puisqu'ils n'avaient pas d'autres options.

Heureusement, avant leur arrivée, Orba avait fait venir des tonnes de pierres, en prévision des dégâts à venir. Il n'avait encore à déplorer que peu de morts, parmi la population. C'était moins vrai du côté des combattants.

Le jeune capitaine Morvan partit chercher du renfort. Il n'avait pas vingt ans, l'expérience d'un enfant en matière de guerre. Orba sentait sa détermination faiblir, comme celle de toute l'armée. Tous les soirs, Ouna ruinait les efforts des Pygs Gris pour enfoncer les défenses de la ville.

Chacun la voyait s'affaiblir peu à peu et l'inquiétude grandissait d'heure en heure.

La situation de Trois-Fleuves et de Carnaz n'était pas meilleure. Trois-Fleuves par sa position en hauteur tenait bon, Carnaz, comme Solaré, sombrerait avant peu. Orba s'affaissa contre le muret de pierre, indifférent aux jets constants qui assaillaient la première enceinte. Il n'avait jamais cru en autre chose que lui et son bras. Pourtant, il pria Erön, Edra, Gala, tout ce qui comptait en matière de dieux sur Edren et ailleurs.

Si Gora ne revenait pas avec du renfort, tout serait perdu.

À Carnaz, Paul d'Andunë considérait la plaine au loin, la même conclusion en tête. Tumba était assise à côté de lui.

« *Sœurs venir bientôt, lui souffla-t-elle.* »

— Si bientôt n'est pas demain ou après-demain, il n'y aura plus rien à sauver Tumba... répondit-il avec lassitude.

« *Toujours quelque chose à sauver...* »

— Tu devrais partir, Ma jolie, souffla-t-il en caressant la tête qui le regardait avec tant de gentillesse. Tu as fait tout ce que tu as pu, je ne veux pas que tu risques ta vie inutilement, tu as déjà assez souffert à cause des hommes.

« *Toi dire âneries ! Hommes sauver petite mère, sœur et moi, nous fidèles toujours. Toi fort, lever, battre et croire !* »

— Je suis à bout de force, au contraire. Je ne sais plus que dire à ceux qui me demandent comment nous allons tenir, quand tes sœurs arriveront...

« *Quand pas savoir, rien dire, mieux !* »

— Tu as raison, mais ce n'est pas l'avis de la population.

Le soir tomba et l'Acylian fit face à une énième attaque. Un lendemain plus terrible encore l'attendait. Les murs de Solaré tombèrent au crépuscule. Crevés de toutes parts, il ne s'agissait plus de brèches à colmater. Les Parméens s'engouffrèrent, non par les portes, mais par les côtés de celles-ci. Le feu de l'ennemi ne les ralentit presque pas. Les combattants, aidés par la population firent tout ce qui était humainement possible pour empêcher ce qui arriva. Mais le renfort des Pygs Gris eut raison de leur détermination. Ouna ne pouvait pas être partout.

Blessée, elle s'écroula à l'aube, alors que la garde se rendait.

Les Parméens étaient en train de ligoter le commandant Orba quand arriva ce que plus personne n'attendait.

La foule s'écarta pour laisser passer les hydres. Sur le conseil du Vif, elles avaient escaladé la falaise et étaient restées tapies derrière la ville, silencieuses. Ayant senti la mort de leur compagne, leur colère en fut décuplée. Quand Le Vif estima que les Parméens se sentaient suffisamment victorieux pour laisser retomber leur vigilance, il leur dit d'attaquer.

Elles déboulèrent avec fracas. Les Pygs Gris n'eurent aucune chance devant les dizaines de gueules qui leur tombèrent dessus, pas plus que les Parméens abasourdis.

Le commandant qui avait mené l'attaque préféra, sur le conseil d'Orba, sauver sa vie que de finir broyé. Il capitula sans condition. Une fois que les hydres eurent nettoyé Solaré, elles se séparèrent en deux groupes et filèrent vers Carnaz et Trois-Fleuves. Le Vif retrouva Orba avec soulagement.

Ils s'embrassèrent, laissant de côté leur réserve habituelle. Ils découvrirent Ouna sur la place où elle s'était battue, dans une mare de sang, entourée de gens en larmes. Ses blessures avaient eu raison d'elle. Ses pupilles couleur citron fermées à jamais. Ils pleurèrent avec eux.

Un petit garçon, qu'Ouna avait tiré des griffes d'un Pygs Gris, racontait à chaque nouvel arrivant comment elle s'était fait attaquer par une centaine d'entre eux, comment ils l'avaient lardé de coups de dague, de dents, jusqu'à ce qu'elle tombe, le protégeant encore, en le tirant entre ses pattes, veillant à ce que son corps ne l'écrase pas en s'affaissant.

Il avait entendu son cœur s'arrêter, le dernier souffle de l'hydre, tandis que sa vie se répandait en rigoles sur le pavé. Depuis, il refusait de s'éloigner d'elle, en proie à un chagrin que personne ne parvenait à apaiser.

Le Vif se pencha vers lui :

— Viens petit, il faut qu'on la rende à la mer, dit-il, en pleurant comme un bébé.

— Non ! cria l'enfant. Je veux pas !

— Moi non plus, mais y faut bien... Comment tu t'appelles ?

— Amir...

— Amir, tu ne peux pas rester là. Ouna te dirait la même chose, tu sais.

— Je m'en fiche ! Je la laisserais pas ! Et comment tu sais ce qu'elle aurait dit, d'abord ?

— Je la connais depuis qu'elle est toute jeune. Je l'ai vu grandir, répondit Le Vif, la voix tremblante. Ouna était contente de nous aider. C'est injuste qu'elle soit morte, mais tu ne crois pas que maintenant, elle voudrait retrouver la mer ?

L'enfant hésita. Il finit par s'extirper du nid que les pattes de l'hydre formaient autour de lui. Le Vif le prit dans ses bras.

— Il faudra faire une cérémonie, dit l'enfant en pleurs. Il tenait dans sa main une des écailles bleues de la bête, caressant machinalement la nacre qui avait déjà perdu de son éclat.

— Bien sûr, petit, je ne voyais pas ça autrement, hein, commandant Orba ?

— Évidemment ! répondit celui-ci, la voix enrouée. Nous allons transporter Ouna près de la falaise. Ce soir, nous chanterons pour elle, et ensuite, nous la laisserons partir. Ça te va, petit ?

L'enfant acquiesça en se rencognant contre Le Vif. Peu après, une femme s'approcha. Amir lui sauta au cou, reconnaissant sa mère. Blessée au visage, tenant encore un couteau de cuisine dans les mains, elle le laissa tomber pour étreindre son fils.

— Vous avez besoin de soins, allons à l’infirmerie, proposa Orba, la main sur son épaule.

À l’infirmerie, les soignants étaient débordés. Le Vif y retrouva Tulla et le Baron, affairés autour d’un homme mal en point.

Tulla avait immédiatement proposé son aide pour soigner les blessés. Le Baron rompu aux soins courants, après des années passées sur les LadenMandoz, l’avait accompagné. Brigand depuis l’enfance, couturé de partout par un passé de violence, il avait appris sur lui-même comment recoudre, panser, ou remettre un os en place. Contre toute attente, malgré sa carrure effrayante, il paraissait au fait de sa tâche.

Orba, mis au courant par Le Vif sur le pédigrée du personnage, l’observa un moment avant de s’adresser à lui. Quand l’homme se releva, il lui parla sans aménité :

— On vient de me dire qui vous êtes. Vous vous débrouillez bien et je n’ai pas le luxe de refuser ce renfort, en vous enfermant. Les prisons sont pleines et vous serez plus utile ici.

— Je crois aussi... grogna le Baron.

— Mes hommes ont ordre de vous garder à l’œil. Au moindre signe de votre part, indiquant que vous cherchez à fuir, ils vous abattront, c’est clair ?

— Ouais. Si vous avez fini de bavasser, j’ai d’autres personnes à soigner, j’y retourne, annonça-t-il, sans se démonter.

Orba le vit se détourner, mais n’ajouta rien. Il consulta Le Vif du regard, qui lui fit signe de laisser couler.

— Venez, mon ami, dit le commandant, un verre nous fera du bien. Il faut aussi que j’envoie un message au duc et à Paul pour les prévenir. Pourvu qu’ils tiennent le coup jusqu’à l’arrivée de nos sauveuses...

V

Évasion fatale

— Enah a forcément un moyen de se sortir de ce piège, Achnor, réfléchissez ! Quels sont ses atouts, ses pouvoirs en devenir ? Nous passons à côté de quelque chose !

Alpha poussa un jappement convaincu, façon pour lui d’acquiescer aux propos du jeune Téloïn.

Ils se dirigeaient tous les trois vers le chêne que la jeune fille avait indiqué. En y arrivant, ils ne trouvèrent évidemment que du vide.

Achnor s’affala au sol, l’air désespéré, se relevant aussitôt, en proie à l’affolement.

— Que peut faire Enah que nous négligeons ? insista Luthien.

Tel un animal en cage, le magicien tournait en rond, le front perlé de sueur, le regard effaré. Pour la première fois, il avait vraiment peur. Pour la première fois, il ne savait pas quoi faire.

— Répondez-moi, cria Luthien, en l’attrapant par les épaules pour le forcer à le regarder. Oubliez votre peur, elle vous paralyse, faites appel à votre intelligence !

L’homme sembla enfin le voir. Il s’astreint au calme, péniblement. Fermant les yeux, il se mit à énumérer :

— Elle a une mémoire et une capacité d’observation hors norme, elle apprend très vite : c’est le premier don qui s’est éveillé en elle...

— Ensuite ?

— Elle peut voir par les yeux des animaux, voyager par le biais des éléments, étendre ses sens jusqu’au lointain, un jour jusqu’à l’infini : c’est le deuxième don.

— Continuez !

— Elle reste capable de communiquer en faisant cela. Plus que de la télépathie, un dédoublement de sa voix, de son être : le troisième don.

Achnor se figea soudainement.

— Quoi ?!

— Attendez ! Dédoublement, dédoublement... Par Gala, c’est ça ! Quand elle a été chez Talpur, il l’a vu ! Il n’aurait pas dû la voir, pourtant il l’a vu !

— Et alors ? Qu’est-ce que cela veut dire ?

— Elle a en germe le don d’ubiquité, le potentiel de se défier de l’espace et du temps ! ajouta-t-il, comme s’il réalisait soudain l’étendue du pouvoir donné par la Voûte.

— Le don prohibé ? s’étonna Luthien.